

# Muhammad <sup>°</sup>Abduh et la langue française

par Robert CASPAR

« Qui ne connaît pas une langue européenne ne peut passer pour savant à notre époque ».

Muhammad <sup>°</sup>ABDUH.

La place et le rôle des langues européennes dans l'enseignement, la culture et le développement des pays arabo-musulmans modernes ne cesse d'être au centre des débats actuels sur l'arabisation, le bi-linguisme, le bi-culturalisme. Chaque pays, ceux du Maghreb en particulier, cherche un équilibre entre la fidélité à l'héritage de la culture arabo-musulmane et à la langue maternelle des peuples, d'une part, et l'utilité, sinon la nécessité, de participer à la civilisation universelle, au plan culturel et au plan technique, par le biais d'une des grandes langues européennes.

Le débat est ancien. Dès avant la période coloniale, le vice-roi d'Égypte, Muḥammad <sup>°</sup>Ali, décidait d'envoyer de jeunes Égyptiens se former en France (1828), ouvrait des écoles modernes où on enseignait les langues européennes (*mudrasa amiriyya*) et faisait venir en Égypte des religieux et religieuses d'Europe pour enseigner dans leur langue l'élite égyptienne. Les milieux religieux musulmans d'Égypte réagirent contre cette invasion d'une culture étrangère et d'une langue qualifiée de « langue d'infidèles » (*luḡat al-kuffâr*). On verra que M. <sup>°</sup>Abduh lui-même se prononcera contre ces méthodes.

En revanche, lui qui n'avait reçu qu'une formation traditionnelle, du *kuttâb* (école primaire coranique) à la *°alimiyya* (diplôme de savant) d'Al-Azhar, a fini par comprendre que la connaissance des langues européennes était indispensable à un savant musulman moderne. Sans vouloir interférer dans le débat actuel, il a semblé utile de relever ce point d'histoire, étant donné l'autorité et le prestige que conserve encore au jourd'hui le principal promoteur de la Renaissance (*nahḍa*) de l'Islam moderne. On présentera d'abord la traduction d'un texte capital, dans lequel M. <sup>°</sup>Abduh raconte lui-même com-

ment il a appris le français et les motifs qui l'ont poussé à le faire. On tentera ensuite d'illustrer ce texte par d'autres éléments de sa vie qui nous ont été conservés (1).

### I. — UN TEXTE CAPITAL

Dans son histoire de Muḥammad °Abduh (1849-1905), *Ta'riḥ al-Ustād al-Imām*, son disciple Rašid Riḍā (1865-1935) entremêle ses souvenirs personnels et de très abondants textes du Maître, inédits ou déjà publiés. L'ouvrage commence d'ailleurs curieusement par une biographie générale de M. °Abduh, dont la préface et une partie du premier chapitre, sur sa famille et son milieu natal, sont de la main du Maître lui-même. Le reste est dû à la rédaction de R. Riḍā, qui s'appuie sur les souvenirs de ses conversations avec le Maître et sur divers documents.

Après avoir suivi M. °Abduh au long des étapes de sa formation et terminé par les incidents qui ont marqué son obtention de la °*alimiyya*, R. Riḍā note que le Maître n'a pas clos le cycle de ses études avec ce diplôme. Sa soif d'apprendre a duré toute sa vie et a connu trois phases. La première fut celle des études à Al-Azhar, faites de Commentaires et de redites qui l'ont dégoûté. La deuxième commence avec la rencontre de Ġamāl-al-dīn al-Afġānī (1838-1897), le fougueux agitateur politique, qui le délivre des méthodes serviles et l'introduit à la connaissance de sciences plus hautes et plus précises (notamment la philosophie musulmane), mais toujours limitée aux sciences islamiques. La troisième phase consiste à s'ouvrir aux cultures étrangères.

M. °Abduh commença par lire nombre d'ouvrages européens dans leur traduction arabe. Puis il apprit le français et

(1) Les notations qui suivent sont presque toutes extraites du *Ta'riḥ al-Ustād al-Imām*, rédigé par Rašid Riḍā, Le Caire, Maṭba'at al-Manār, tome I (1350/1931) et tome II (1344/1925). D'autres sont tirées de Ch. ADAMS, *Islam and Modernism in Egypt*, Londres, 1933, dans sa traduction arabe par °Abbās Maḥmūd, *Al-Islām wa-l-taġdīd fi-Miṣr*, Le Caire, Laġnat al-tarġama, 1935. Sur le sujet de l'article, voir un résumé substantiel dans J. JOMIER, *Le commentaire coranique du Manār*, Paris, G. P. Maisonneuve, 1954, pp. 11-12. Nous tenons à remercier notre ami M. Ali Mérad, professeur à l'Université de Lyon, qui a, le premier, attiré notre attention sur le sujet et les pages traduites en première partie.

« il n'y avait guère de jours où il ne lise des ouvrages français dans le texte ». Son intérêt se portait sur les livres de morale, de psychologie, de sciences sociales, d'histoire, de philosophie de l'histoire et de pédagogie. De plus, dès qu'il apprenait la parution d'un ouvrage français sur l'Islam, il n'avait de cesse avant de l'avoir obtenu et lu. Il lisait aussi beaucoup de manuels de l'enseignement public. A son dernier voyage en Suisse (1901), il s'initia à l'alphabet sud-arabique (*qalam musnad*) pour avoir accès aux manuscrits ḥimyarites, rapportés par les Anglais, de l'Hadramaout.

« Ce sont ces sciences étrangères qui lui ont donné cette grande force pour défendre l'Islam et cette clairvoyance supérieure à son service. Car il connut ainsi l'origine des attaques de ses ennemis et sut comment y répondre. Il aimait à dire : « *Quiconque ne sait pas au moins une des langues scientifiques de l'Europe ne peut passer pour savant à notre époque* ». Voici ce qu'il m'écrivit, dans son auto-biographie, au sujet de son étude de la langue française :

« J'ai commencé à étudier le français à quarante-quatre ans. Mais mon penchant à apprendre une langue étrangère date des événements liés à °Urabi Pacha (2). J'appris alors l'alphabet; puis, je l'ai abandonné et à peu près oublié. Lors de mon premier voyage en France (3), j'y séjournai dix mois, comme rédacteur du journal « *Al-°urwat al-wuḡqā* » (Le lien indissoluble), sans y apprendre un seul mot de français. Car mes relations se limitaient au Sayyid Ġamāl al-dīn al-Afġānī et à des amis arabes, tandis que mes occupations à la rédaction du journal ne me laissaient pas le temps nécessaire à une étude systématique. Ainsi, ce temps s'écoula pour moi sans aucun profit linguistique.

« Mais après mon retour d'exil (4), en Egypte, et avec mes fonctions à la magistrature des tribunaux civils, où je devais juger, surtout en matière de droit criminel, sur la base des lois françaises, et alors que j'y siégeais avec des juges dont la plupart connais-

(2) Ces événements sont le mouvement de révolte des Egyptiens contre l'influence occidentale dans leur pays (1880-1882). Voir, entre autres, *Encyclopédie de l'Islam*, 1<sup>re</sup> éd., art. *Tewfik Pasha*, t. IV, pp. 767-768. M. °Abduh est âgé, à cette époque, de 31-33 ans.

(3) Après les événements de °Urabi Pacha, M. °Abduh est condamné à l'exil, va d'abord à Beyrouth, puis rejoint Al-Afġānī à Paris en 1884. Sur Ġamāl al-dīn al-Afġānī, voir l'article *Djamāl al-dīn...*, dans *Encycl. de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., t. II, pp. 427-430 (I. Goldziher-J. Jomier).

(4) Après son séjour à Paris, M. °Abduh va à Beyrouth, où il reste trois ans et demi; puis il rentre en Egypte en fin 1888.

saient ces lois dans leur langue, mon penchant à apprendre la langue française s'intensifia, pour connaître ces lois aussi bien que ceux avec qui je siégeais au tribunal.

« Ainsi, après mon retour au Caire, et après avoir pris mes fonctions dans un des tribunaux, je trouvai le temps et les circonstances favorables pour commencer ce travail. Je cherchai un maître et trouvai un professeur convenable. Je l'invitai et il vint, tenant à la main un livre de grammaire (*krāmīr*). Je lui demandai :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un livre de grammaire.

— Je n'en ai pas le temps. Je commence et j'ai tout juste le temps de terminer.

« Je lui tendis alors un roman d'Alexandre Dumas et lui dis :

— Moi, je vais lire, et toi, tu corrigeras ma prononciation et m'expliqueras les mots. Le reste, je m'en charge. La grammaire viendra au cours du travail.

« J'achevai ainsi ce livre, puis un autre et un troisième à la suite. Je lisais tout seul à voix haute, chaque fois que je me trouvais seul dans mon bureau. J'appris ainsi les rudiments de la langue française et arrivai à lire et à comprendre autant que faire se peut. Mais j'étais incapable de parler en français.

« Je fis ensuite plusieurs voyages en France et en Suisse, pendant les vacances d'été, et j'assistai aux cours de vacances de l'université de Genève. Par cette voie, j'appris le français durant mes temps libres, tout en assumant mes fonctions de magistrat dans les tribunaux de première instance et en cour d'appel.

« Ensuite, ce qui m'attacha encore plus à l'étude d'une langue européenne, c'est que j'en arrivai à la conclusion suivante : personne ne peut prétendre posséder un tant soit peu de science qui lui permette de servir sa Communauté (*Umma*) et de défendre ses intérêts comme il convient, s'il ne connaît une langue européenne. Comment en serait-il autrement, alors que les intérêts des musulmans sont enchevêtrés avec ceux des Européens dans toutes les régions du monde ? Dès lors, est-il possible à qui ne connaît pas bien leur langue de travailler à tirer profit de ce qu'ils ont de meilleur et de se sauvegarder du mal de ceux qui sont pernicieux ? ».

## II. — MUHAMMAD °ABDUH ET LES LANGUES EUROPÉENNES

Le *Ta'riḥ al-Ustād al-Imām* nous offre de nombreux autres détails sur la connaissance que le Maître avait de la langue française, les moyens qu'il prit pour y arriver et les motifs qui l'y ont poussé. On se limitera ici à ce qui semble plus important.

### Comment il apprit le français.

Le texte précédent est suffisamment explicite. M. °Abduh ne se pose aucun problème pendant ses études traditionnelles à Al-Azhar. Cependant, comme le signale R. Riḍā, la rencontre avec Al-Afḡānī lui ouvre d'autres horizons. Et ceci dès avant la fin de ses études à Al-Azhar. Car la première rencontre entre eux deux date de 1871, sinon de 1870 (5) et la fin des études de M. °Abduh à Al-Azhar, de 1877 (6). Ces horizons nouveaux consistaient en arithmétique, astronomie, logique, philosophie (Avicenne, Suhrawardi) et mystique moniste (7). On sortait du cercle étroit des disciplines enseignées à Al-Azhar, mais on restait dans le cadre de la culture arabo-musulmane.

Cependant, un des thèmes majeurs de la pensée d'Al-Afḡānī devait conduire son disciple à sortir de ce cadre. C'est l'appel insistant à étudier les causes de la supériorité temporelle de l'Occident sur l'Orient musulman et à équiper le monde musulman des mêmes armes, intellectuelles et techniques, qu'employait l'Occident pour le dominer (8). Et il n'est sans doute pas sans signification que M. °Abduh ait commencé à étudier l'alphabet européen pendant la révolte de °Urabi Pacha,

(5) Les biographes d'Al-Afḡānī et ceux de M. °Abduh, surtout orientaux, ne s'accordent pas sur les dates de leurs séjours respectifs et de leurs rencontres. Un texte de M. °Abduh, rapporté par R. Riḍā dans *Ta'riḥ*, I, 23-24, est très précis : le premier séjour d'Al-Afḡānī au Caire, après ses deux brefs passages au retour des Indes, commence à la fin de 1286 hég./mars 1870, et M. °Abduh aurait commencé à le fréquenter en muḥarram 1287/avril 1870. Or il est certain que le célèbre discours du Sayyid à Istamboul sur l'utilité des arts a été prononcé en ramaḍān 1287/janvier 1871. Voir sur ce problème Ch. ADAMS, *Al-Islām wa-l-taǧdīd...*, p. 32 n. 1, qui date l'arrivée du Sayyid au Caire du 22 mars 1871. Ce qui est certain, c'est que M. °Abduh commença à le fréquenter dès le début de son long séjour de 8 ou 9 ans au Caire.

(6) M. °Abduh passe l'examen de °*ālimiyya* le 13 ḡumādā I 1294/juin 1877. Voir *Ta'riḥ*, I, pp. 102-103.

(7) Voir *Ta'riḥ*, I, pp. 25-26.

(8) C'est Al-Afḡānī qui incitera à traduire en arabe l'ouvrage de E. DEMOLINS, *A quoi tient la supériorité des Anglo-saxons ?*, Paris, 1891, comme modèle d'auto-critique constructive. Comparer avec un axiome fréquent chez M. °Abduh : « Pas de religion (*dīn*) sans Etat (*dawla*); pas d'Etat sans force (*ṣawla*); pas de force sans puissance (*quwwa*); pas de puissance sans richesse (*ṭarwa*); or la richesse de l'Etat est dans celle de ses citoyens; d'où l'importance du développement économique ». *Ta'riḥ*, II, p. 43.

qui vit une modeste force anglaise mettre en déroute les masses inorganisées de 'Urabi.

A la suite de ces événements, M. 'Abduh fut emprisonné, jugé et condamné à trois ans d'exil (1882-1885). Il se rendit à Beyrouth, puis à Paris, où il séjourna dix mois (janvier-novembre 1884), comme second d'Al-Mfâni et rédacteur du journal bi-mensuel *Al-'urwat al-wuṭqâ* (dix-huit numéros de mars à octobre 1884). Nous avons vu M. 'Abduh nous expliquer lui-même pourquoi ce séjour assez bref ne lui fut d'aucun profit linguistique : son cercle de relations purement arabes et ses occupations, absorbantes, il est vrai, à la rédaction du journal. Il lui faudrait un motif immédiat et concret pour se lancer, à l'âge adulte, dans l'étude d'une langue relativement difficile pour un esprit formé par Al-Azhar.

En revanche, sa vie à Paris et ses voyages en Angleterre et en Sicile, au cours de son retour de Tunis à Beyrouth (1884), lui firent saisir *de visu* le développement de la civilisation occidentale. Il observait et notait les réflexions sur les réformes culturelles et religieuses que lui inspirait l'observation de la civilisation européenne (9).

Le motif immédiat et concret d'étudier le français lui vint au Caire, après son retour d'exil à la fin de 1888 (10). Il fut nommé magistrat aux tribunaux civils, d'abord aux tribunaux de première instance, puis en cour d'appel. Il nous a dit lui-même qu'il se rendit compte que, pour ne pas être inférieur à sa tâche et aux autres magistrats, il lui fallait apprendre le français, la langue des sources du droit égyptien moderne. En effet, la réforme des tribunaux civils égyptiens, promulguée par le décret du 4 juin 1883, était copiée sur le système des tribunaux mixtes (1876) et dépendait comme lui du code civil

français (11). De plus, des avocats étrangers, français le plus souvent, pouvaient y plaider, tandis que l'élite des magistrats égyptiens sortait de la célèbre Ecole Française de Droit du Caire. On appréciera, à travers le texte traduit ci-dessus, le sérieux avec lequel M. 'Abduh concevait son rôle de magistrat, le souci d'avoir accès aux sources du droit dans leur langue, et la méthode « vivante » qu'il utilisa pour apprendre le français, du moins pour apprendre à le lire. Restait à pouvoir le parler.

#### *De l'utilité des voyages en Europe.*

Est-ce le regret de n'avoir pu profiter de son premier séjour à Paris, joint au sentiment qu'il y avait beaucoup à apprendre de la civilisation européenne, qui poussa M. 'Abduh à y retourner ? Le fait est qu'il fut, dans la dernière partie de sa vie (1890-1903) un visiteur assidu de l'Europe. Il profitait des vacances d'été pour y effectuer de longs séjours, spécialement à Paris et en Suisse. Lui-même, ainsi que son biographe R. Riḍâ, nous indiquent le but de ces voyages (12).

Ce n'était pas pour se divertir plus ou moins honnêtement, comme le faisaient tant de hauts fonctionnaires et de riches bourgeois égyptiens. Ni même pour des motifs plus légitimes, comme les cures aux eaux thermales, ou louables, comme de s'initier aux techniques de la civilisation moderne. Le but de ses voyages est exactement le même que celui qui inspire toute sa vie : travailler à la renaissance (*nahḍa*) du monde musulman, par la réforme (*iṣlâḥ*) des mentalités avant toute action politique, et donc en commençant par la réforme des méthodes d'éducation et d'enseignement. Car c'est là que gît, selon lui, la source de la supériorité des peuples européens.

Il y trouvait d'abord un renouveau d'espoir dans l'œuvre de la réforme des pays musulmans : « Je ne vais jamais en Europe sans que, à chaque fois, se renouvelle en moi l'espoir d'améliorer la situation des musulmans » (13). Sans doute, à

(11) Voir *Encycl. de l'Islam*, 1<sup>re</sup> éd., art. *Khedîw* (J. H. KRAMERS), t. II, p. 1002. Les tribunaux mixtes avaient à connaître d'affaires impliquant des étrangers. Les tribunaux civils, ou « indigènes » (*maḥkama ahliyya*) concernaient les seuls Égyptiens.

(12) Voir surtout *Ta'riḥ*, I, pp. 865-875.

(13) *Al-Manâr*, VIII (1905-1906), p. 466. Ch. ADAMS, *Al-Islâm...*, pp. 64-65. Mêmes références pour le texte suivant.

son retour de voyage, il était déprimé en constatant le peu de progrès que connaissait son pays malgré ses efforts. Mais le découragement disparaissait quand il revenait en Europe : « Cependant, quand je revenais en Europe et y séjournais un mois ou deux, l'espoir me revenait, et ce que je pensais impossible m'apparaissait alors facile à réaliser ».

Son temps de séjour en Europe était studieusement occupé. Il s'intéressait avant tout aux méthodes pédagogiques. A Paris, nous dit R. Riḍā (14), il avait même obtenu d'un inspecteur de l'enseignement, la permission de visiter quand il voudrait les écoles et instituts d'enseignement. Il visita aussi l'Université de Paris et des Ecoles Supérieures, et c'est là, toujours selon R. Riḍā, qu'il conçut le projet d'une université moderne en Egypte; projet qui aboutirait après sa mort, avec la fondation, en 1908, de l'Université libre du Caire, qui devint, en 1925, l'Université d'Etat (Fou'ad I, puis de Guizeh). C'est pour la même raison qu'il alla plusieurs fois en Angleterre, car « l'éducation et le système d'enseignement en Angleterre sont, d'après les spécialistes français en la matière, supérieurs à ce qui se fait de semblable dans tous les autres pays européens » (R. Riḍā). Il visita Oxford et Cambridge, fut reçu par les plus hautes autorités académiques et par quelques célèbres orientalistes, en particulier par E.G. Browne, avec qui il se lia d'amitié. Il alla même rendre visite au philosophe de l'éducation Herbert Spencer, dont il avait lu les ouvrages dans leur traduction française.

Il profitait aussi de ses voyages en Europe et à Istamboul pour poursuivre ses recherches de savant. Il se rendit à Berlin et à Vienne, en quête de manuscrits arabes inédits, dont les bibliothèques de ces villes étaient riches. A Genève, en 1901, il rencontra le Docteur Hesse, spécialiste de l'ancienne civilisation sud-arabique et c'est avec lui qu'il apprit à déchiffrer l'écriture himyarite, dont il parle dans le texte traduit (15).

(14) *Ta'riḥ*, I, 866.

(15) Sur ses visites aux bibliothèques européennes, voir *Ta'riḥ*, I, 865 (R. Riḍā prétend qu'il y aurait trouvé des manuscrits datant des Compagnons du Prophète !). Sur ses études de sud-arabique, voir *Ta'riḥ*, I, 859-860, 870, 1033. Il aurait même rédigé sur ce sujet un ouvrage qui ne nous est pas connu.

Mais il n'oubliait pas un de ses principaux objectifs : se familiariser avec l'usage de la langue française. Le Maître nous a dit lui-même, dans le texte traduit, qu'il suivit assidûment les cours de vacances de l'université de Genève. Il lisait aussi beaucoup de livres français parlant de l'Islam : « Je travaille actuellement sur ce qu'ont écrit les Français (*al-af-ranġ* : les francophones, et parfois les Européens) sur l'Islam et sur leurs études de l'épigraphie himyarite et de la langue de Saba' et Ḥimyar. Il fait très froid et la pluie ne cesse pas. Je préfère terminer ma lettre » (16). A Paris, il utilisait un ingénieux moyen pour se perfectionner en français et se mettre au courant du droit français, sans perdre de temps pendant ses déplacements dans la région parisienne, dans le but de visiter des instituts d'éducation et d'enseignement : « Pendant ses premiers voyages à Paris, le Maître s'intéressait au droit et aux sources des lois françaises d'où sont tirées les lois égyptiennes. Il allait même jusqu'à choisir comme cocher, pendant son séjour à Paris, un licencié en droit, qui lui servait de répétiteur en cette discipline pendant ses promenades dans la banlieue parisienne » (17).

#### *Son degré de connaissance du français.*

A quels résultats aboutirent ces efforts méritoires pour un homme de son âge ? Son fidèle disciple, R. Riḍā, ne ménage pas l'hyperbole sur ce point : « Il excellait plus que tout autre à parler le français et à le comprendre. Bien plus, un de ses traducteurs, bon connaisseur du Maître comme de la langue française, déclara qu'il la parlait aussi bien que le plus éloquent des Français. Il lui arriva de lire à mon intention un livre français sur la philosophie de la volonté, et on aurait dit qu'il lisait un livre composé en arabe. Durant ses études de la langue française, il traduisit du français le livre du philosophe Herbert Spencer sur l'éducation, pour s'exercer à la traduction. Puis, il présenta sa traduction à son ami Qâsim Bey Amîn (18), qui le reconnaissait comme son maître, au plein sens du terme. Or Qâsim Amîn était de l'élite des Egyptiens qui

(16) Lettre de M. °Abduh à R. Riḍā, écrite de Genève en août 1901. *Ta'riḥ*, I, 859.

(17) *Ta'riḥ*, I, 866, n. 1.

(18) Le célèbre théoricien de l'émancipation de la femme (1865-1908).

étaient experts à comprendre, parler et rédiger en français. Il corrigea quelques mots de cette traduction. Puis, un spécialiste du français et de l'arabe fit la révision, et les corrections de Qâsim Amîn se révélèrent erronées, tandis que la première traduction de M. 'Abduh était juste. Pendant sa dernière maladie, il dicta en français un article qui fut publié dans une revue française » (19).

Cependant, il faut remarquer que, dans le cas de sa controverse avec Gabriel Hanotaux, il n'eut accès aux articles de son adversaire que dans leur traduction en arabe dans le journal cairote *Al-mu'ayyid*, sans rechercher le texte original (20), et que, dans le cas de la controverse avec Farâh Antûn, il se contenta de faire vérifier les sources européennes utilisées, par un ami chrétien du Liban (21). C'est sans doute là l'origine des attaques dont fait état R. Riḍâ, en les qualifiant de calomnies : certains Egyptiens « francisés » l'accusèrent de se faire traduire les ouvrages européens qu'il utilisait pour répondre à ses adversaires (22). Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que M. 'Abduh ait pris connaissance de la plupart des auteurs européens qu'il cite abondamment dans ses ouvrages, depuis Guizot et Renan jusqu'à J.J. Rousseau et Jules Simon. Mais il préférerait sans doute avoir recours à des traductions arabes d'ouvrages français, quand il en existait, comme c'était le cas pour l'inévitable Gustave Le Bon.

(19) *Ta'riḥ*, I, 1034.

(20) Gabriel Hanotaux, ex-ministre français des Affaires Etrangères, avait écrit en 1900 dans *Le Journal* de Paris des articles où l'Islam était taxé de fanatisme, fatalisme, etc... Voir les textes de Hanotaux et les réponses de M. 'Abduh dans *Ta'riḥ*, II, 400-468. Les réponses de M. 'Abduh furent ensuite publiées en un ouvrage : *Al-Islâm wa-l-radd 'alâ muntaqidî-h*, Le Caire, 1343/1924. L'ensemble, attaques et réponses, fut aussi publié en français par Tal'at Harb, *L'Europe et l'Islam*, Le Caire, 1905. R. Riḍâ raconte comment M. 'Abduh eut connaissance du premier article de G. Hanotaux dans sa traduction arabe parue dans le journal cairote *Al-Mu'ayyid* du 21 mai 1900 en le lisant dans le train du soir qui le ramenait du Caire à sa maison de 'Ayn Šams et qu'il rédigea sa réponse dans la nuit qui suivit. *Ta'riḥ*, I, 799-800 et II, 400.

(21) Farâh Antûn, chrétien grec-orthodoxe d'Egypte, avait écrit en 1902 dans son propre journal *Al-Ġâmi'a* un article accusant l'Islam d'avoir persécuté ses philosophes, Averroès en particulier. La réponse de M. 'Abduh parut d'abord en articles dans le *Manâr*, puis fut reprise aussitôt en ouvrage : *Al-Islâm wa-l-naṣrâniyya ma' l-'ilm wa-l-madaniyya*, Le Caire, Dâr al-Manâr, 1320/1902.

(22) *Ta'riḥ*, I, 1033-1034.

Quant aux autres langues européennes, on ne saurait lui faire grief de les avoir ignorées. Il avait cru un moment que le français le dispenserait de les apprendre, en particulier pour pouvoir voyager facilement à travers l'Europe. Il dut vite déchanter, en s'apercevant que les Anglais ignorent le français, tandis que bien des Français connaissent l'anglais. Il nous conte aussi avec humour ses mésaventures en Sicile, où, chose étonnante, il n'arrive pas à se faire comprendre du personnel italien des hôtels et musées quand il leur parle en français. Il conclut en conseillant aux futurs touristes de ne pas prendre la route pour un des pays européens avant d'avoir acquis une connaissance au moins élémentaire de la langue du pays (23). Quant à lui, il n'apprit jamais l'anglais (24), mais il entreprit d'apprendre l'allemand, « car les Allemands ont toujours été les premiers spécialistes en toutes les sciences » et ce fut R. Riḍâ, selon ses dires, que l'en détourna (25).

*La connaissance des langues européennes est nécessaire au monde musulman.*

On a déjà fait allusion plusieurs fois aux motifs et aux profits que M. 'Abduh assignait à la connaissance d'au moins une grande langue européenne. En dehors de son utilité pratique pour voyager en Europe, il s'agissait essentiellement de s'informer de la civilisation occidentale pour adopter, en l'adaptant, ce qu'elle véhiculait de bon dans les divers domaines, et pour se garder des éléments nocifs qu'elle recélait. Dans les deux cas, le but était la renaissance des pays musulmans par la réforme, spécialement la réforme de l'enseignement.

En cette matière, un des thèmes constants de sa pensée est l'introduction des sciences modernes (mathématiques, histoire, géographie, sciences naturelles, philosophie spéculative, psychologie, pédagogie, éthique, sociologie, histoire des religions...), et R. Riḍâ nous dit que le Maître ne cessait de les

(23) *Ta'riḥ*, I, 874 et surtout II, 485-489.

(24) Lors de ses voyages en Angleterre, il était accompagné d'un interprète afghan, Mirza Bâqir, curieux personnage, converti au protestantisme puis revenu à l'Islam et disciple d'Al-Afġânî. Voir *Ta'riḥ*, I, 817.

(25) *Ta'riḥ*, I, 1033.

étudier personnellement dans les ouvrages français, en particulier dans les manuels d'enseignement public (26).

Mais il allait plus loin et était convaincu que la connaissance de la culture occidentale n'était pas moins nécessaire à la réforme des sciences traditionnelles de la civilisation musulmane. On sait qu'il attachait beaucoup d'importance à l'amélioration de la *langue arabe*, dans le sens d'une simplification, sobriété et rigueur. Or il pensait que l'adoption des méthodes pédagogiques européennes pouvait y conduire. Mais il pensait aussi « que la langue arabe avait besoin d'une autre réforme... : celle qu'ont opérée les Français et d'autres peuples savants d'Europe en composant des encyclopédies comprenant des dictionnaires linguistiques, l'histoire de l'évolution du vocabulaire, les termes techniques d'origine étrangère qui ont été francisés, etc... ainsi que des dictionnaires scientifiques, la philosophie de la critique littéraire, etc... Et il me disait au sujet de cette réforme qu'on ne pouvait espérer arriver à la perfection atteinte par les Français que par un labeur intense pendant cinquante ans » (27).

Il étendait même ce principe aux *sciences religieuses* musulmanes elles-mêmes. Il notait qu'on ne pouvait même plus étudier sérieusement l'histoire de la religion musulmane, de son exégèse, de sa théologie, sans avoir recours aux travaux des orientalistes européens, et donc sans connaître la langue qu'ils employaient : « Par exemple, si nous voulons écrire sur l'histoire de la théologie musulmane (*ilm al-kalâm*), nous ne trouvons pas dans nos ouvrages d'histoire la matière adéquate à ce but. On dit que Wâsil b. 'Aṭâ' fut le premier à formuler les dogmes selon l'école mo'tazilite, et qu'il se sépara de la société de Ḥasan al-Baṣri. Mais quelle en fut la raison ? D'où vint cette nouvelle forme de pensée ? Comment s'est répandue cette école ? Qu'est-ce qui a conduit le ṣayḥ Abū l-Ḥasan al-Aṣ'arī à dire que l'existence est l'essence de l'existant ? Quand la philosophie s'est-elle introduite dans les ouvrages de dogme ? Quel était le but des savants en intro-

duisant en même temps la philosophie et les dogmes dans les esprits ? Il nous est difficile de savoir tout cela à partir de nos ouvrages d'histoire. Or nous pouvons connaître beaucoup de données sur l'Islam et son histoire à partir des livres européens (*ifranḡiyya*), car ils contiennent ce qu'on ne trouve pas dans nos ouvrages ». Et il concluait : « Le savant musulman ne peut servir l'Islam sous tous les aspects exigés par la situation à notre époque que s'il possède à fond une des langues scientifiques de l'Europe, qui lui permette de s'informer de ce qu'ont écrit leurs auteurs sur l'Islam, en bien ou en mal, et sur les autres sciences » (28).

Cette dernière remarque nous introduit à un des motifs importants qui conduisirent M. 'Abduh à apprendre le français : connaître dans le texte original, qui était souvent le seul, ce que les Européens disent de l'Islam, pour profiter de leurs travaux scientifiques, comme nous l'avons vu, pour utiliser les éloges que certains d'entre eux (G. Le Bon...) faisaient de l'Islam, et surtout pour pouvoir répondre aux critiques plus ou moins fondées, qui étaient les plus fréquentes. Nous ne développerons pas ce dernier point, car c'est un des plus connus de l'œuvre de M. 'Abduh. Relevons simplement que si cette orientation apologétique fut et reste souvent une des tendances majeures du Réformisme, elle se situe chez M. 'Abduh au sein d'une vue généralement positive et ouverte à l'égard de l'Occident. Il conviendrait, à ce sujet, de mettre une sourdine à ce que R. Riḏâ nous dit de son Maître. On sait, en effet, que le fondateur du Manâr infléchit l'héritage du maître dans un sens nettement plus conservateur, apologétique et fermé, sinon hostile, aux valeurs de la civilisation occidentale. Ne serait-ce pas parce que, pour sa part, il ne fit jamais l'effort de connaître cette civilisation de l'intérieur et dans une de ses langues ?

En ce qui concerne M. 'Abduh, son histoire personnelle et son œuvre écrite sont là pour témoigner qu'il aborda l'Oc-

(28) *Ta'riḥ*, I, 927. Les noms propres cités dans le texte et les problèmes agités concernent les premières écoles de théologie musulmane, aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne. Voir entre autres L. GARDET et G. C. ANAWATI, *Introduction à la théologie musulmane*, Paris, Vrin, 1948, pp. 46-60.

(26) *Ta'riḥ*, I, 104. 449, 1033.

(27) *Ta'riḥ*, I, 926. Voir aussi *Ta'riḥ*, I, 451 où il remarque que les étudiants d'Al-Azhar qui ont étudié les « sciences modernes » ont de meilleurs résultats aux examens sur les matières traditionnelles que ceux qui n'ont étudié que celles-ci.

cident d'abord pour enrichir lui-même et le monde musulman de ses valeurs. La tendance apologétique et polémique était certes sous-jacente, mais elle ne s'extériorisa (et toujours irréniquement) que sous l'aiguillon des attaques de l'autre camp. Il répondit toujours, et ne prit jamais le premier l'offensive. Il noua d'ailleurs de nombreux liens d'amitié, tant avec des Européens qu'avec des chrétiens orientaux. Il suffirait, pour s'en convaincre, de parcourir le tome III du *Ta'rih*, entièrement consacré aux réactions des auteurs et de la presse, tant d'Orient que d'Occident, à la mort de l'*Ustâd al-Imâm*.

#### *La place des langues étrangères dans la vie culturelle.*

Il ne faudrait pas conclure de tout ce qui vient d'être dit que M. °Abduh était un partisan sans réserves de l'introduction des langues étrangères dans l'enseignement à tous ses niveaux et dans la vie publique en Egypte comme dans les autres pays musulmans. Sa position est très nette sur ce point.

Il est fermement hostile à l'invasion des langues, cultures et modes de vue européens, surtout français en l'occurrence, parmi ses compatriotes. Il luttera sans cesse sur deux fronts : contre les conservateurs figés dans leur mentalité et leur culture purement arabo-musulmane, du type d'Al-Azhar, et contre les modernistes « francisés » (*mutafaranġiyyîn*) qui adoptent tout ce qui vient de l'Occident sans esprit critique et deviennent les « chevaux de Troie » des étrangers dans leur propre pays. Il relève avec perspicacité l'origine du mal : « Ces sciences leur sont venues trop tôt, avec précipitation et sans la culture de base qui les porte » (29). Déjà durant son séjour à Beyrouth (1884-1888) il s'élevait, dans son mémoire adressé au Cheikh al-Islam d'Istamboul sur la réforme de l'enseignement en Syrie (30), contre le pullulement des « écoles étrangères » des Américains, des Jésuites, des Lazaristes, des Frères.. Il y voyait une des causes de la perturbation des esprits en Syrie-Liban.

En Egypte, il critique surtout les « écoles de l'émir (Muhammad °Ali) » (*madrassa amîriyya*), qui, tout en enseignant

les diverses disciplines dans la seule langue arabe, délaissaient par trop l'enseignement proprement religieux et faisaient la part trop belle aux « sciences modernes » (31). Quant aux « écoles étrangères », leur enseignement, malgré sa valeur et le bon vouloir de leurs enseignants, entre en conflit avec la mentalité des élèves et surtout de leurs parents. Si bien que le trouble qu'elles causent dans les esprits risque de se retourner en hostilité envers les étrangers, « ce qui nuit aux bonnes relations et éloigne l'amitié (*mahabba*) ». Il faut donc se limiter aux écoles nationales (*ahliyya*) (32).

Ces écoles « nationales » étaient pratiquement limitées, à son époque, à l'enseignement religieux traditionnel, depuis le *kuttâb* jusqu'à Al-Azhar et ses filiales. On sait les efforts considérables, répétés, et finalement vains, que M. °Abduh déploya pour la réforme d'Al-Azhar (33). Relevons seulement, pour notre propos, que les réformes qu'il inspira sont révélatrices de ses positions à ce sujet. Elles portent sur les méthodes pédagogiques (interdiction d'enseigner les gloses aux débutants, examens réguliers, manuels...) et sur les « sciences modernes » à introduire dans les programmes : arithmétique, algèbre, histoire (de l'Islam), géographie... Il n'est nullement question d'enseigner les langues étrangères, pas plus dans les nouveaux programmes d'Al-Azhar que dans les centaines de pages que le Maître a écrites sur les méthodes et les programmes de l'enseignement à tous ses niveaux dans les divers pays musulmans dont il s'est préoccupé (34).

(31) *Ta'rih*, II, 539-540.

(32) *Ta'rih*, II, 540-541. Dans le même sens du refus des langues et cultures étrangères dans la vie égyptienne, il faut signaler son action pour maintenir la langue arabe comme seule langue utilisable dans les débats en justice. Il n'hésita pas à susciter des incidents en plein tribunal, en refusant à un avocat français de plaider dans sa langue. Voir *Ta'rih*, II, 365-366.

(33) Sur les réformes successives d'Al-Azhar, voir l'important article de J. JOMIER, *al-Azhar*, dans *Encycl. de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, pp. 837-844, surtout 840-841.

(34) Les langues étrangères, français ou anglais, ne seront introduites à Al-Azhar qu'à la réforme de 1936, étendue par celle de 1954, donc bien après la mort de M. °Abduh en 1905. Voir J. JOMIER, art. cité. En revanche, dès la fondation de l'Université libre du Caire (1908), due aux disciples du Maître, les langues étrangères auront une place considérable.

(29) *Ta'rih*, I, 312-313.

(30) Mémoire daté de mars 1887. Texte dans *Ta'rih*, II, 507.



Comment donc expliquer cette attitude constante de refus des langues étrangères dès qu'il s'agit de l'enseignement, alors que nous l'avons vu inviter sans cesse ses compatriotes à apprendre ces langues pour connaître leur civilisation ? La réponse me semble évidente.

M. °Abduh est un réformateur religieux. Toute son œuvre est tendue vers la renaissance, par la réforme, du monde musulman en tant que musulman. C'est la raison pour laquelle il se séparera des promoteurs d'une renaissance d'abord politique, aussi bien al-Afġānī que Muṣṭafā Kāmil, et se consacra à la réforme de la mentalité des musulmans par l'enseignement (35). Mais cet enseignement doit rester dans le cadre de la culture arabo-musulmane. S'il invite à enseigner les sciences modernes développées en Europe, donc à les apprendre soi-même, donc à apprendre la langue qui les véhicule, c'est pour rénover et enrichir cette culture arabo-musulmane et ainsi redonner vitalité et dynamisme au monde musulman.

Ainsi, il faut distinguer, en ce qui concerne la connaissance des langues et culture étrangères, deux niveaux bien distincts. Au plan de l'enseignement en pays arabo-musulman, y compris celui de l'enseignement supérieur (limité à Al-Azhar à son époque), tout se fera en arabe, sur des matières traditionnelles ou nouvelles, mais avec une pédagogie renouvelée. C'est au plan de l'enseignant, du chercheur, en un mot du « savant » (°ālim), que la connaissance directe de ces langues et cultures est nécessaire. M. °Abduh semble bien ne pas s'être posé le problème de savoir faire le lien entre l'enseignement, surtout supérieur, et la recherche. Comment un « savant » peut-il être à l'aise dans les langues et cultures étrangères s'il n'en a reçu aucune notion durant sa formation à quelque degré que ce soit ? Sans doute se fiait-il à sa propre expérience et pensait-il que chacun pouvait en faire autant.

On voit ainsi que l'exemple et les principes de M. °Abduh ne peuvent prétendre apporter toutes les réponses à nos problèmes actuels. Mais il est déjà remarquable qu'ils aient été abordés avec intelligence et ouverture, il y a près de cent

ans, par un des meilleurs esprits du monde musulman de l'époque.

Pour illustrer l'avance que M. °Abduh avait en ce domaine sur tant de ses contemporains, et même de ses successeurs, qu'il suffise de relever un fait significatif. Rašīd Riḡā, qui ne ménage pas ses éloges sur tout ce qu'a dit ou fait son Maître, et qui tient à déclarer souvent, et à prouver par des documents, qu'il est bien le seul héritier officiel de M. °Abduh, ne l'a guère suivi sur le point qui nous occupe. Il est vraiment curieux de constater l'insistance qu'il met à décrire les efforts de son Maître pour apprendre le français, la qualité des résultats qu'il obtint et les fruits qu'il en tira, au point de répéter plusieurs fois la formule qui sert de titre à cet article, quand on sait que lui-même ne fit jamais le moindre effort pour apprendre une langue étrangère. S'agit-il d'une dissociation entre les beaux principes et la réalité, le verbe et l'action, habituelle aux esprits formés comme lui ? Est-ce l'influence de son aversion déclarée pour le monde occidental, qui le portera ensuite à infléchir le mouvement réformiste, lancé par son Maître, dans une direction nettement plus conservatrice, sinon intégriste ? Constatons seulement que le cas de la connaissance des langues et cultures étrangères n'est pas le seul où le disciple se sépare pratiquement du Maître, après avoir fait l'éloge de principes qu'il se réserve de ne pas suivre. Et ceci pourrait expliquer cela.

(35) Voir le récit de son différend avec Al-Afġānī et ses motifs, ainsi que le projet utopique de M. °Abduh qui voulait tout reconstruire à partir de zéro, dans *Ta'riḡ*, I, 416-417.